SAMEDI 16 OCTOBRE 1937 - Nouvelle série N° 1 (N° 20) RÉDACTION, ADMINISTRATION : 219, Rue St-Denis. PARIS-2e PRIX : 0 fr. 60

la jeune garde

ÉDITÉ PAR LA FÉDÉRATION AUTONOME DES JEUNESSES SOCIALISTES

Organe de combat et d'éducation révolutionnaires de la jeunesse ouvrière

VENDREDI 22 OCTOBRE
à 20 h. 30

SALLE WAGRAM
Métro : ETOILE

Contre la répression en Espagne
GRAND MEETING

Présidence : **WULLENS**
ORATEURS :
D. GUÉRIN - M. PIVERT (S.F.I.O.)
ROUS (P.O.I.) - **GABARD** (J.S.R.)
WEITZ (F.A.J.S.)

Pour la Jeunesse Ouvrière

COMBAT ET EDUCATION REVOLUTIONNAIRES

Le Stalinisme contre la Jeunesse

AU moment où tous les révolutionnaires, où tous les hommes qui professent des opinions en désaccord avec l'orthodoxie actuelle du Parti Communiste sont insultés ignominieusement, il était normal qu'au cours des dernières conférences de notre organisation, nos camarades s'attachent particulièrement à analyser ce qu'est le stalinisme afin de mieux démontrer l'urgence qu'il y a à le dénoncer comme un grave danger. Et certaines constatations leur étaient inévitables.

Ce sont ceux qui furent en partie responsables de l'échec des révolutions chinoise et allemande. Ceux qui aujourd'hui contre les révolutionnaires d'Espagne et de Chine appuient les bourgeois de Valence et le traître Tchang-Kaï-Tchek. Ceux qui depuis des années pratiquent avec un automatisme effrayant des « tournants », reflets non pas de la volonté prolétarienne, mais des décisions d'une aristocratie ouvrière omnipotente. Ce sont ceux qui, avec un cynisme sans pareil, passent de la politique des « gueules de vaches » à celle de « la fierté d'être soldat », du mot d'ordre « classe contre classe » à celui de « la France aux Français ». Ce sont ces gens-là qui, glaive en main, flammes à la bouche, dénoncent « les agents du fascisme et de la gestapo », les « aventuriers nippo-naziste-boukhariniens », « diversionnistes ». Sus aux « trotskystes » clament-ils chaque jour.

Nous en sommes, Messieurs les permanents, puisque c'est ainsi que vous qualifiez tous les révolutionnaires sincères.

De quelle bassesse font preuve ces gens sans morale ni conscience révolutionnaires !

Mais ce manque de morale et de dignité révolutionnaires qui appuient le revirement politique des dirigeants de l'U.R.S.S. et la trahison des partis communistes, gagne en profondeur les rangs de la classe ouvrière.

Il n'est pas la cause de la dégénérescence politique d'un mouvement ouvrier. Il en est la conséquence. Et ces deux phénomènes maintenant s'engendrent.

Dans la jeunesse, le stalinisme cultive les habitudes de facilité, de servilité, d'aveuglement, de mensonge et de bêtise. Pour arriver à ses fins, tous les moyens lui sont bons. C'est ainsi qu'il enchaîne davantage une nouvelle génération au système bourgeois qui utilise les mêmes armes pour asservir les hommes.

⁂

Il est vrai que le but que doit atteindre le prolétariat doit toujours primer dans nos considérations les moyens à utiliser. Mais faut-il comme continuent à l'affirmer des camarades aujourd'hui, victimes des mœurs dépravées implantées dans le mouvement ouvrier, n'aprécier ces moyens qu'en fonction de leur efficacité ?

Nous persistons à voir dans cette conception un grave danger.

Non ! tous les moyens, même efficaces ne sont pas compatibles avec l'action ouvrière. Dans l'intérêt des futures réalisations de notre classe, au nom du caractère profondément humain de la mission historique que doit accomplir le prolétariat, si l'on ne veut pas vicier par avance cette victoire, il ne faut accepter de conduire le combat qu'en respectant, nous, tous les principes de dignité, d'honnêteté, de vérité que foulent nos ennemis et adversaires.

Comme le disait Rosa Luxembourg, il ne faut pas faire de nécessité vertu, si l'on ne veut pas que pénètre dans l'œuvre créatrice d'une classe marchant à son émancipation, les vices d'une dégénérescence précoce, dont le communisme actuel nous fournit l'image.

L. WEITZ.

Dans ses conférences tenues les 2 et 3 Octobre La FEDERATION AUTONOME DES JEUNESSES SOCIALISTES a fixé ses tâches devant la tragique situation de la jeunesse

APPEL

LA Fédération autonome des Jeunesses Socialistes s'est constituée à la suite de la dissolution de l'Entente des Jeunesses Socialistes (S.F.I.O.) de la Seine et de l'exclusion des dirigeants de cette organisation.

Elle manifeste à nouveau sa volonté d'entraîner la jeunesse travailleuse dans le combat révolutionnaire et dans un travail d'éducation prolétarienne indispensable pour la formation de militants capables de conduire les luttes acharnées que l'avant-garde ouvrière doit s'apprêter à livrer contre ses ennemis de classe, camouflés ou non.

Constatant le caractère néfaste de l'empreinte du stalinisme et des idéologies réformistes et conformistes sur la jeunesse, elle s'appliquera à démontrer LA FAILLITE DU FRONT POPULAIRE, LA TRAHISON DE SES CHEFS, et la nécessité dans la situation actuelle, de reprendre un REEL COMBAT DE CLASSE. Elle s'efforcera de transformer le découragement consécutif aux désillusions de la jeunesse ouvrière en une volonté de lutte autonome contre le capitalisme et les dangers de guerre qui s'accumulent chaque jour davantage.

La Fédération autonome des Jeunesses Socialistes tient à conserver son caractère d'organisation de la jeunesse. Mais proclamant la faillite des vieux partis de la classe ouvrière, elle insistera sur la nécessité historique de la FORMATION DU NOUVEAU PARTI REVOLUTIONNAIRE. Elle n'est pas ce parti. Elle veut simplement travailler à faire pénétrer cette idée dans les masses des jeunes dupés et préparer les militants à cette tâche primordiale.

Elle s'oppose au mythe dangereux de la lutte des générations mais considère indispensable d'utiliser à des fins révolutionnaires les penchants à l'enthousiasme, au non-conformisme, aux sacrifices des jeunes dans leur ensemble.

Elle proclame qu'il ne pourra pas y avoir de nouvelles organisations révoutionnaires si les principes de REELLE DEMOCRATIE OUVRIERE continuent à être bafoués. Il est primordial de permettre à la jeunesse un apprentissage de cette démocratie profonde.

Elle condamne tout sectarisme qui, d'une part, rebute les jeunes et, d'autre part, au lieu de préserver les principes révolutionnaires, enlève toute possibilité de redressement et de vérification expérimentale. C'est pourquoi elle s'acharnera à inculquer dans ses rangs les principes de morale révolutionnaire et socialiste, sans lesquels il est impossible de forger des militants libres et éclairés.

Pour la lutte quotidienne pour les revendications immédiates, elle se prononce pour la formation d'un front révolutionnaire de la jeunesse à l'usine, au bureau, aux champs, dans les casernes.

A ces fins, elle lance son appel à tous les jeunes travailleurs pour qu'ils rejoignent ses rangs dans lesquels, au service de la révolution socialiste, ils pourront, auprès de leurs frères de classe, acquérir l'expérience, la volonté et la conscience indispensables pour mener le combat prolétarien.

3 octobre 1937.

L'appel aux jeunes travailleurs que nos lecteurs trouveront ci-contre résume en termes généraux les conclusions des débats que la Fédération Autonome des Jeunesses Socialistes avait décidé d'organiser en convoquant les conférences des 2 et 3 octobre.

Une soixantaine de délégués assistèrent régulièrement aux trois séances au cours desquelles les questions importantes relatives à la forme de l'organisation furent posées et discutées avec tout le sérieux et la gravité qu'exige la situation présente de la jeunesse.

Un rapport présenté par le bureau exposait les différentes données des problèmes à résoudre. De nombreux camarades sont intervenus à plusieurs reprises, en particulier Jean Mécier (11e), Léger (Clichy), Cerf (20e), Weitz (17e), N... (5e), Courroux (7e) A... (13e), Roux (1er), pour préciser leurs points de vue, répondre à certaines interprétations erronées de leurs pensées, ce qui permit de constater tout l'intérêt d'une discussion très large. Discussion dont la conséquence immédiate fut l'affirmation de la conception constructive et révolutionnaire d'une organisation de jeunes.

A la lumière des enseignements historiques du mouvement ouvrier : réformiste, et situation actuelle de la S.F.I.O., bolchevisme, révolution russe, stalinisme, tous les délégués constatèrent la nécessité de la démocratie ouvrière dans toute organisation prolétarienne, mais également recherchèrent les conditions de cette démocratie. La nécessité de la formation du Parti Révolutionnaire fut également marqués par tous. Pas de mécanisme dans cette conception, mais au contraire volonté de bien travailler, après avoir affirmer cette nécessité, pour préparer les conditions de cette constitution.

Sur les questions relatives à la situation politique, bien que n'ayant pas la possibilité de marquer très longuement leurs positions — la question organisationnelle étant au fond du débat —, il était indispensable que de ces conférences, des lignes assez précises soient fixées. Ceci fut fait, peut-être avec un peu de schématisme, mais cependant avec suffisamment de clarté pour que notre F.A.J.S. puisse parler avec fermeté à la jeunesse ouvrière.

(Lire la suite page 2, 1re colonne)

Jeunes ! Au secours des Révolutionnaires d'Espagne

Appel du Bureau International des Jeunesses Révolutionnaires

Malgré les mensonges, malgré une honteuse propagande qui pénètre la classe ouvrière, la jeunesse travailleuse du monde entier ne peut pas oublier avec quelle énergie, avec quel esprit de décision et d'abnégation héroïque, dès le 19 juillet 1936 les jeunes ouvriers conduits par les Jeunesses Communistes Ibériques (P.O.U.M.) et Jeunesses libertaires, ont sauvé la « République » espagnole.

Cette « république » espagnole compromise par la politique des « républicains du Front Populaire » ne pouvait être sauvée que par la REVOLUTION PROLETARIENNE. C'est pour cette cause que sont tombés les meilleurs militants de la jeunesse ouvrière en Espagne : Germinal Vidal, Pedrola, Castells,

GORKIN

Buil, Marti Grossi, Jorda, Albiol dirigeants courageux de la Jeunesse Communiste Ibérique (P.O.U.M.) et de nombreux responsables des Jeunesses Libertaires.

Tous les bourgeois « républicains », tous les lâches valets des puissances conservatrices, devant ces forces vivantes et salvatrices, s'enfuirent ou se cachèrent, effrayés de voir grandir la puissance prolétarienne.

C'est alors que la Bourgeoisie « démocratique » internationale vint à leur secours. Les incapables, les exploiteurs du prolétariat ibérique, aidés de tous leurs complices du monde entier purent ainsi entreprendre leur lutte contre-révolutionnaire. Le stalinisme put commencer ses ravages. Tandis qu'au front le sang ouvrier coule, dans la bataille contre Franco, tandis que les soldats du prolétariat sont sacrifiés à une politique militaire défaitiste, à l'arrière le Guépéou réprime, assassine dans l'ombre afin de mieux briser les forces ouvrières, afin de reprendre aux ouvriers et aux paysans les conquêtes arrachées par eux à la bourgeoisie.

La jeunesse travailleuse d'Espagne est trompée par des chefs qui la trahissent. Au nom de « l'unité antifasciste de la jeunesse» les Santiago Carillo, les Wenceslau Colomer, « chefs » des Jeunesses Socialistes Unifiées, font appel aux forces cléricales, aux fascistes larvés pour mieux soutenir une politique de répression et d'infâmie contre la classe ouvrière.

Ils ont été complices des assassinats des vrais chefs prolétariens : Nin, Berneri, des jeunes Bob Smillée, Mark Abramovitch, Martinez. Ils seront complices des meurtres que les staliniens préparent contre Gorkin, Andrade et autres dirigeants du POUM contre Wilebaldo Solano, Francisco Clavel, dirigeants de la J.C.I. Ils tendent hypocritement la main aux jeunes Libertaires pour les mieux massacrer jusque dans leurs locaux !

Le gouvernement Negrin et ses soutiens staliniens responsables de la défaite militaire contre Franco, impose dans le sang la défaite révolutionnaire du prolétariat espagnol.

CAMARADES ! AU SECOURS DE VOS FRERES DE CLASSE !

Sur le front, ils se battent contre Franco, non pas au service de la bourgeoisie d'Espagne, mais pour le Socialisme international. A l'arrière, dans l'illégalité, ils luttent pour conserver et élargir les conquêtes révolutionnaires du prolétariat.

La guerre sans la Révolution socialiste est une duperie.

Manifestez votre solidarité à nos camarades des Jeunesses Communistes Ibériques (P.O.U.M.) et des Jeunesses Libertaires. Appuyez de tous vos efforts la formation indispensable d'un Front révolutionnaire de lutte entre ces deux organisations.

Démasquez les mensonges du Front Populaire de Negrin, proclamez votre dégoût des menées sanguinaires et fratricides que conduisent les chefs staliniens et leur Guépéou.

Rien pour le gouvernement Negrin, agent de la bourgeoisie capitaliste et de la défaite devant Franco.

Tout votre appui aux révolutionnaires qui veulent écraser le fascisme international par la Révolution Socialiste.

Bureau International des Jeunesses Révolutionnaires (Jeunesses Communistes Ibériques (P.O.U.M.), Jeunesses Socialistes Ital. Maximalistes, Jeunesses Socialistes Rév. d'Allemagne, Jeunesses Archéo - Marxistes de Grèce, Guild of Youth of the I. L. P., Fédération Aut. Jeun. Soc. de France...

Nationalisation ? Non, Rationalisation !

Le Parti Socialiste, et ses ministres, poursuivent-ils toujours comme objectif proche ou lointain, la nationalisation des grandes entreprises capitalistes, c'est-à-dire l'organisation de la production en vue non pas de l'accroissement des profits de quelques financiers, mais de la satisfaction des besoins légitimes des masses laborieuses? Les discours dominicaux et les motions de congrès, habilement dosés, nous laissent à ce sujet, dans une grande incertitude. Il aura fallu la distraction -- ou l'astuce -- d'un camarade typographe pour nous permettre d'y voir un peu plus clair. Une providentielle coquille qui s'était " glissée " dans le " Populaire " du 3 octobre, à l'article qui relatait la déclaration gouvernementale de la veille, nous a valu en effet, dans le " Populaire " du 4 la significative rectification que voici :

« Au lieu de : " Accélération de la « production par la nationalisation des « entreprises " il fallait évidemment « lire : " Accélération de la production « par la rationalisation des entrepri- « ses. »

EVIDEMMENT !

Evidemment, c'est-à-dire que personne n'avait le droit de s'y tromper, qu'aucun lecteur n'était autorisé à penser que des ministres socialistes voulant mettre fin au sabotage systématique de la production par les grandes organisations patronales, avaient pu songer à placer les industries défaillantes sous l'autorité de la collectivité.

Evidemment, c'est-à-dire qu'il était inadmissible de supposer qu'une fois au pouvoir, les leaders socialistes pourraient se souvenir des thèses que, pendant des années, alors qu'ils étaient dans le rang, ils avaient inlassablement répandues à travers tout le pays par leurs discours et leurs articles, à savoir qu'il n'était plus possible de renflouer l'économie capitaliste et que la seule issue possible à la crise était la nationalisation de l'industrie et du crédit.

Evidemment, c'est-à-dire que chaque lecteur du " Populaire " devait trouver naturel que le rôle du Parti Socialiste soit d'aider le capitalisme français à " rationaliser " ou, en d'autres termes, à intensifier l'exploitation des travailleurs.

La déclaration gouvernementale du 2 octobre nous indique d'ailleurs de quelle sorte de rationalisation il s'agit principalement." Aménagement du travail dans les conditions prévues par la loi de 40 heures " y lit-on textuellement. Cet inoffensif " aménagement " nous savons, maintenant, en quoi il va consister : la semaine de 42 heures et demie. Pour commencer, bien entendu.

Et le plus joli, c'est qu'on respectera effectivement " le cadre de la loi de quarante heures " : dans tous les décrets d'application de cette loi, sont mentionnés des possibilités de dérogation pour travaux exceptionnels, utilisables moyennant autorisation gouvernementale, de 100 à 150 heures par an, 125 heures en moyenne.

Le gouvernement va décider que dans presque toutes les industries, il y a actuellement nécessité de " travaux exceptionnels " et qu'il y a lieu d'utiliser les dérogations à plein.

125 heures par an, cela fait deux heures et demie par semaine. Les heures supplémentaires ainsi faites seront payées, mais quand les ouvriers réclameront le réajustement de leurs salaires horaires pour tenir compte de la hausse du coût de la vie, on leur répondra que, grâce aux heures supplémentaires, leurs ressources se trouvent augmentées de 6 à 10 % ce qui leur permet de faire face à l'augmentation du prix des denrées.

Et ainsi, les ouvriers travailleront 42 ou 43 heures pour le même niveau de vie, c'est-à-dire en réalité pour le même salaire réel qu'ils travaillaient auparavant 40 heures.

Première étape qui nous achemine doucement vers le retour aux 48 heures aux tarifs de jadis, vers le rétablissement pur et simple de la situation d'avril 1936.

Et, si l'on veut bien y réfléchir un peu, on s'aperçoit qu'en régime capitaliste, il n'y a pas d'autre solution.

C'est ce régime même qu'il faut attaquer si l'on veut maintenir les 40 heures, accroître le niveau de vie des masses. Au "Populaire " du 4 octobre, nous répondrons, nous :

Rationalisation, non ! Nationalisation.

Les usines aux travailleurs !Expropriation du capitalisme affameur !

B. C.

TOUS A WAGRAM Le 22

Les conférences des 2 et 3 Octobre

(Suite de la page 1)

Tout ce qui avait provoqué la dissolution des Jeunesses Socialistes (S.F.I.O.) de la Seine et l'exclusion des responsables fut à nouveau confirmé. Faillite du Front Populaire, nécessité de lutter contre la politique réactionnaire actuelle, contre l'offensive patronale ; regroupement indispensable des forces révolutionnaires pour mener cette lutte en particulier devant la situation extérieure qui s'aggrave. Condamnation de la politique communiste et du Front Populaire en général vis-à-vis de l'Espagne, solidarité effective à nos camarades de la Jeunesse Communiste Ibérique et du P.O.U.M. C'est ce qu'affirme au représentant venu saluer notre conférence, notre camarade Weitz qui présidait à ce moment, interprétant la volonté de notre organisation.

Revenant à la forme et aux tâches de l'organisation après avoir constaté la nécessité d'un profond travail d'éducation, particulièrement dans une organisation de la jeunesse, les orateurs s'attachèrent à l'étude des formes, des conditions, et de la nature de cette éducation.

Chacun appuya sur un point particulier : caractère néfaste du sectarisme qui étouffe les esprits jeunes et empêche leur formation. Nécessité de former des caractères bien trempés et pour cela, de donner un sens moral à notre lutte consciente contre nos exploiteurs. Nécessité de voir le problème d'ensemble : ne pas vouloir séparer l'éduaction ouvrière du combat journalier collectif et du combat intérieur individuel. Pour chacun, cette tâche est apparue évidemment bien lourde, mais se souvenant des anciennes méthodes, des habitudes néfastes contractées dans la S.F.I.O., tous les délégués à leur manière, marquèrent leur confiance dans la réussite, à la condition que la patience et le courage ne manquent à personne.

Avant de se séparer, quelques dispositions pratiques furent envisagées pour « La Jeune Garde » et il fut décidé également la publication d'une brochure contenant les résolutions et appels qui seront soumis à la discussion et à l'approbation des groupes.

C'est de l'excellent travail que fit en ces conférences la F.A.J.S. qui ne regrette en rien l'absence des traditions pompeuses qui caractérisaient les anciens Congrès que nous fréquentions il y a encore peu de temps.

GIONO

après
REFUS D'OBÉISSANCE

publie son nouveau,
son plus grand roman

BATAILLES DANS LA MONTAGNE

LA JEUNE GARDE

ABONNEMENTS :

10 numéros..... 5 fr.
20 numéros..... 10 fr.
Abon. de soutien.. 20 fr.

Nom.....
Prénoms.....
Adresse.....

A retourner à L. WEITZ
219, Rue St-Denis - PARIS-2e
Tél. : CENTRAL 71-96 C.C.P. 2058-60

VIENT DE PARAITRE

•

J. MAURIN

•

Révolution et Contre-Révolution en Espagne

Rieder ed. (15 frs)

En vente à notre Local

La contre-révolution en Espagne

Le transfert du Gouvernement Central

Après le transfert de Madrid à Valence, le nouveau déplacement du gouvernement à Barcelone doit avoir son origine dans toutes les craintes qu'inspire la situation de la guerre civile.

Il est certain que pour avoir pris cette décision, le gouvernement Négrin, qui a donné des preuves de la plus grande des inconséquences dès qu'il s'agissait de maintenir le moral de l'arrière, ne peut se risquer à donner le spectacle d'un gouvernement en fuite, que s'il a pour cela de graves raisons de le faire. Ces raisons seraient-elles celles qui ont été dénoncées il y a peu de temps par certains journaux français qui paraissent écrire leurs articles sous la dictée du stalinisme ? Si cela est exact, s'il s'agit de la crainte de voir le gouvernement encerclé dans Valence et sans communication avec la Catalogne, sur qui retombera la responsabilité? Si une part de cette responsabilité retombe sur les pays appelés « démocratiques » qui n'ont rien fait pour empêcher que l'Allemagne et l'Italie aident en toute liberté Franco, une autre grande part incombe au propre gouvernement Négrin qui a tout fait ce qu'il a pu pour détruire l'enthousiasme de la classe ouvrière et paysanne pour la lutte. Celui qui s'était lui-même appelé le gouvernement de la victoire, n'a fait que présider aux défaites les plus tragiques qu'ait eu à subir l'antifascisme espagnol. Et maintenant, avec son attitude il accrédite l'idée que devant le péril que constituerait la rupture par les fascistes du front d'Aragon par Téruel et l'invasion de Castellon, il serait impossible de résister.

C'est une infamie de plus du gouvernement, à ajouter aux autres que d'expliquer son départ pour Barcelone par le fait que le Front d'Aragon a été maintenant consolidé. Le Front d'Aragon est un de ceux qui n'a jamais reculé et ce n'est que depuis qu'il se trouve entièrement entre les mains des staliniens et des militaires professionnels que l'on a pu avoir la honte de constater qu'une grande partie de l'Etat-major d'une division (la Division Karl Marx, division complètement communiste) avec un grand nombre de soldats, sont passés à l'ennemi. Cela n'était jamais arrivé avec les Divisions formées par les ouvriers et les paysans que partirent volontairement du front.

Un autre fait appuie notre affirmation : l'ordre draconien par lequel Prieto obligea, dans les premiers mois de la lutte, les milices catalanes et valenciennes à abandonner l'expédition de Mallorque au moment où elle allait, par la reddition des militaires, devenir une victoire totale. A cette époque les Italiens ne s'étaient pas établis en maitres et seigneurs à Mallorque et l'abandon de l'île fut une des plus grandes erreurs militaires commises durant la guerre civile.

Mais le transfert du gouvernement, en dehors de cette signification d'ordre militaire, prend un autre caractère profondément politique. Il signifie la fin de l'autonomie catalane.

Companys a annoncé maintenant sa démission. Il l'explique en des termes qui ne conviendront pas à quiconque connaît la constitution et le statut de Catalogne et moins à qui sait ce qui se passe en Espagne depuis six mois. Les staliniens ont mené cette lutte contre l'autonomie de la Catalogne en raison de leur manque d'influence réelle sur les masses de cette région. Pour eux c'est un moyen d'en finir plus vite avec l'existence du POUM et de la CNT et aussi d'un Parti comme les Esquerra, qui lui dispute l'influence sur les classes moyennes et les paysans aisés. Ils peuvent chanter victoire, l'autonomie de la Catalogne a reçu un coup mortel. Les raisons de Companys que lui inspire sa situation légale, il aurait pu les alléguer devant le Parlement, et il ne le fit pas. Il donne ces raisons au moment où il ne peut plus résister à la pression stalinienne qui bien souvent fut sur le point de le liquider de la Présidence de la généralité, sans qu'on lui donne ni le temps ni le lieu de s'expliquer politiquement devant l'opinion publique.

Et pour finir une raison que nous ne pouvons pas taire bien que personne n'en parle. N'aurait-on pas penser à la nécessité de chercher une nouvelle capitale pour l'Espagne non fasciste, au cas où aboutirait un compromis ?

Joan CALVET.

En Angleterre

LA MARCHE DE MOSLEY

Les Anglais ont été informé, la semaine dernière, qu'il serait contraire aux traditions démocratiques de la Grande-Bretagne, d'empêcher Mosley d'exécuter son projet de marche; mais la liberté, pour les mêmes gens, d'exprimer leur haine du fascisme, ne relève pas, semble-t-il, de ladite « démocratie ».

Quelles sont exactement les forces qui se trouvent derrière Mosley et sa manifestation fasciste ? Qui est-il ? Et comment espère-t-il conquérir le pouvoir, malgré l'opposition violente rencontrée par toutes ses réunions ou manifestations ?

Né en 1896, il fut élu en 1918 au Parlement comme député conservateur, en 1922, comme indépendant, il rejoignit les rangs du Labour Party en 1924, il fut nommé ministre du travail en 1919,

Il démissionna du Gouvernement travailliste en 1930, à la suite du refus par ce gouvernement, d'accepter ses projets sur le chômage. Son intention fut d'abord de créer un parti socialiste rival, mais il rencontra une si vive opposition dans le mouvement travailliste, qu'il décida de tenter un appel plus large, il alla en Allemagne en 1931, étudia le mouvement national-socialiste, et forma l'Union britannique fasciste en 1932.

La victoire de Hitler en 1933 donna une nouvelle impulsion au mouvement de Mosley, et depuis lors, il a graduellement renoncé à toute apparence de socialisme, à recruter comme organisateurs, d'ex-officiers de l'armée, et à entraîner ses membres, de manière à en faire aujourd'hui, une véritable armée privée. Sa force numérique est estimée à 20.000 membres, il s'efforce de trouver une base dans la classe ouvrière, par l'organisation des chômeurs dans « l'Union Fasciste des Ouvriers Britanniques » qui recommande les ouvriers aux patrons sympathisants, procure l'assistance légale pour les cas de means-test, et offre une rémunération aux vendeurs des journaux du parti.

L'opposition des ouvriers, dimanche dernier, montre combien il demeure impopulaire, mais le danger n'est pas conjuré par son activité actuelle de rassembler les masses. Il est en train, aujourd'hui, de se préparer pour le moment où le capitalisme ne pourra même plus permettre les libertés dont jouissent actuellement les ouvriers. Le gouvernement a déjà sérieusement limité le droit de grève, il est en train de refondre la police sur des bases militaires, il a introduit de nouvelles limitations à la liberté d'expression par le « Incitement to disafection Act » (acte sur l'imitation à l'hostilité). Et, à moins d'éviter une crise de la politique économique, il prépare graduellement la voie à Mosley. Si cette crise se produit comme elle se produisit en Allemagne et en Italie, alors seule une opposition socialiste fortement organisée, consciente du danger, pourra rendre vain l'appel qu'il lancera certainement à la classe moyenne, qui se trouvera nez à nez avec la misère et la faillite.

Le danger est grand. D'un côté, on voit l'action gouvernementale priver graduellement les ouvriers de leur liberté, de l'autre, on doit surveiller les efforts qui tendraient à établir la dictature par l'appel au nationalisme et à l'action fasciste.

NIN assassiné !
GORKIN, ANDRADE, ARQUER
et de nombreux camarades
du Comité Central du P. O. U. M.,
W. SOLANO, Secrétaire de la J. C. I.
emprisonnés, menacés de mort.

Arrêtez la main du bourreau !

Tous à Wagram le 22

AUTOUR DU KREMLIN

Stakhanovisme "bourreaucratique"

Le 14 juillet, quand le Parti « communiste » stalinien français fêtait l'anniversaire de la République bourgeoise, en Russie (pays socialiste sans classe), en Extrême-Orient, 61 « membres d'une organisation trotskyste, agents nippo-allemands, terrorristes, agents actifs de l'ennemi et espions » (sic) ont été exécutés.

La France aux Français et les Russes au Paradis.

⁂

Le 26 juillet, arrestations des dirigeants du Komsonmol (Jeunesses communistes), d'Ukraine : Andréiv, Klinkov et Tatarhikov « espions fascistes, etc... ».

Le rédacteur de la « Komsomolskïapravda » (organe de la jeunesse) est dénoncé comme ennemi du peuple.

Le secrétaire du Comité central du Komsomol, Feinberg, a été arrêté, « ennemi du peuple, espion, etc... »

Le directeur des éditions de « la Jeune Garde » ayant écrit une biographie de Toukhatchevski après son exécution, est arrêté également pour les mêmes motifs.

Le secrétaire du C.C. de la jeunesse ukrainienne, Loukranov et un autre secrétaire du C.C. sont dénoncés comme ennemis du peuple.

Par tout le pays on découvre « des espions, ennemis du peuple... ». Sont surtout atteints les responsables d'organisations.

(Tous ces renseignements sont extraits des journaux officiels de Moscou.)

Qu'en pensent nos amis des Jeunesses communistes? Surtout qu'ils ne nous répondent pas en nous traitant « d'agents du fascisme nippo-allemand, d'ennemi du peuple... ». Ce ne serait vraiment pas sérieux...

L'assassinat d'Ignace Reiss

La jeunesse ouvrière ne peut rester indifférente envers les procédés d'assassinat que le Gépéou commence à généraliser en Europe occidentale contre tout révolutionnaire se dressant nettement face au stalinisme.

Le cas d'Ignace Reiss est particulièrement caractéristique à cet égard. Cet homme avait commencé sa vie militante dans les rangs des révolutionnaires dès l'âge de 16 ans. Après avoir subi plusieurs emprisonnements en Allemagne et en Pologne, il se rendit en Russie où il travailla dans les rangs du Guépéou, croyant que cet organisme était destiné à lutter contre la bourgeoisie européenne sapant la révolution russe. Il accomplit cette partie de la besogne du Guépéou avec tant d'ardeur et de capacité que les postes responsables lui furent confiés et qu'il fut même décoré de l'Ordre du Drapeau rouge.

Mais Reiss finit par s'apercevoir que la plus grande partie du travail du Guépéou consistait à massacrer et à traquer les meilleurs révolutionnaires qui ne voulaient pas accepter le triomphe de la bureaucratie en Russie. Reiss alors se sépara du Guépéou annonçant sa décision dans une lettre remarquable.

Cela suffit au Guépéou qui vient de le faire assassiner en Suisse. Pour le malheur des staliniens ses agents ont été pris sur le fait et deux d'entre eux sont arrêtés sur territoire français.

A la jeunesse ouvrière de démasquer les assassins et de ne pas permettre que le règne de Staline étende le meurtre comme procédé de lutte politique dans le monde entier.

LA RÉPRESSION

W. Solano arrêté

LE CONDAMNE A MORT JOSE CULLARES

(Nous signalons particulièrement à l'attention de la presse et des militants antifascistes et révolutionnaires, le cas du camarade José Cullarés qui, rappelle l'affaire Sacco et Vanzetti, de triste mémoire. Il est d'autant plus urgent que la classe ouvrière s'exprime contre ce déni de justice, que cette nouvelle, pour des raisons que l'on soupçonne, a été retardée considérablement dans la transmission et que le camarade José Cullarés est en danger de mort. — N.D.L.R.)

Barcelone, fin septembre. — Il y a quelques semaines, devant un tribunal militaire d'exception, fut amené le militant du P.O.U.M. José Cullarés, pour le délit d'avoir dit « qu'à l'arrière il y avait trop d'embusqués ». Il faut noter que de telles déclarations se lisent couramment dans la presse légale espagnole. Mais, dans le cas présent il s'agissait d'un militant du P.O.U.M., adhérent syndicalement par ailleurs, à la C.N.T.

Le Procureur n'estima pas la peine encourue à plus d'un mois de prison. Ce fut celle demandée au tribunal. Mais celui-ci, composé de staliniens, transforma la culpabilité et infligea à Cullarès la peine de mort !

Cette condamnation causa une grosse émotion dans le pays, émotion qui ne fit que croître, quand on sut que le gouvernement de Valence avait certifié la peine de mort. Scrutin qui fut acquis par les cinq voix des socialistes et des communistes contre les quatre voix républicaines.

Circonstance encore plus grave, Cullarès fut amené jusque devant le peloton d'exécution. Un ordre vint à ce moment de le ramener à la prison. Il attend d'être exécuté depuis plus de cinquante jours !

José Cullarès, vieux militant ouvrier, fut l'un des premiers à partir volontaire pour le front. Il a été blessé trois fois sur le Front d'Aragon.

—o—

NOUVELLES DETENTIONS DE MILITANTS REVOLUTIONNAIRES

Barcelone, fin septembre. — Les derniers jours de ce mois ont été détenus sans notification aucune d'accusation : Joseph Marti, secrétaire du Comité local de Barcelone du P.O.U.M. et conseiller municipal de Barcelone; Wilebaldo Solano, secrétaire général de la Jeunesse Communiste Ibérique (P.O.U.M.); Joseph Comabella, membre du Comité Central du P.O.U.M.; Jean Vila, membre du Comité central du P.O.U.M. et commissaire de la 29e division (division Lénine), jusqu'à sa dissolution.

Valence, fin septembre. — Un tribunal de cette ville vient de condamner à 20 ans de prison deux militants du P.O.U.M. de la section de Godella: Rodriguez et Moreno. Les accusations apportées contre ces militants ouvriers étaient celles de « sabotage ».

—o—

PROGRES DU P. O. U. M

Lérida, fin septembre. — Aux récentes assemblées des syndicats de l'Alimentation et du Bois de cette ville, les éléments du P.O.U.M. ont obtenu la presque totalité des suffrages contre les staliniens.

Barcelone. — Depuis quelque temps, dans plusieurs agglomérations de Catalogne du Levant, de l'Aragon et de la Castille qui sont au pouvoir des républicains, de nouvelles sections du P.O.U.M. ont été constituées. Nous ne pouvons donner les noms des lieux où se trouvent ces sections pour éviter que ne s'étende à elles la répression que subit ce Parti dans toute l'Espagne.

⁂

Barcelone. — Le 23-9 fut arrêté le camarade Landau. Comme lors du cas Nin, Landau a disparu sans que les autorités puissent savoir où il a été emmené.

On craint qu'il ne s'agisse d'un assassinat, comme celui du camarade Nin.

Barcelone. — Le 8 octobre dans un hôpital de cette ville est mort le camarade Manuel Maurin Julio, frère du leader du P.O.U.M. Joachin Maurin. Les autorités ne permirent son transfert à l'hôpital que lorsqu'ils virent que sa situation était désespérée. Le camarade Julio, c'est le nom sous lequel il était connu, avait été, on se le rappelle, acquitté par le tribunal pour les faits qui lui étaient reprochés. Cependant il fut maintenu en prison sur l'ordre de la police.

Le fait sensationnel

Dans la Presse

LES ELECTIONS CANTONALES

Les élections Cantonales ont revêtu, cette année, une forte importance. La droite espérait tirer profit de la situation désastreuse faite aux travailleurs et aux classes moyennes.

Le P. S. F., malgré ses histoires, se lançait réellement dans la bataille ; le radialisme voulait reprendre une revanche. Le socialisme renforcé par la lutte anti-stalinienne qu'il mène depuis Marseille espérait une victoire ; enfin le stalinisme, toujours aussi démagogue voulait balayer toutes les positions.

Quelle est l'impression générale ? Stabilité. La pause continue : les radicaux, forts du prestige d'un président en exercice et appuyés ça et là par la droite l'emportent.

Le Matin a bien raison :

Mais, en réalité, le grand vainqueur de cette consultation électorale est le gouvernement actuel dont le dessein est d'agir dans le cadre de la majorité légale, mais avec le seul souci de l'intérêt général et d'amener peu à peu l'apaisement des esprits.

Les socialistes ont pourtant progressé. Les délégués d'usines sont mis à la porte. La politique **d'intervention** continue. Comment expliquer ce progrès ? Les S. F. I. O. ont certainement mordu sur les staliniens. Les paysans qui votaient rouge se sont méfiés de ceux qui réclament maintenant le « Front des Français » avec des affiches tricolores. Les Chochoy ont pu paraître révolutionnaires : « A bas les 2 ans ! Vive le budget de guerre ».

Paris-Midi le note :

Certes, l'opération de maquillage des révolutionnaires en super-patriotes était un peu forte, un peu « grosse », et l'on conçoit que le vieux bon sens, la loyauté traditionnelle des Français de toutes opinions y aient reconnu un pénible stratagème, cousu de fil rouge, une espèce d'escroquerie morale inadmissible dans un pays où les citoyens n'aiment pas qu'on se paie leur tête, où les mots ont encore un sens, où l'union n'est pas la bagarre, où la paix n'est pas la guerre.

Il est certain que l'auteur, Marcel Lucain exagère, à dessein, le « danger » communiste. La bourgeoisie peut être rassurée. Les électeurs moyens l'ont bien compris. Pourquoi changer? Ils se valent tous. Ils feront tous l'union sacrée.

Paul Reynaud est plus franc. L'autre jour, dans **Paris-Soir,** il reconnaissait la capitulation de Blum et recommandait à ses amis de ne pas en faire état :

« Les socialistes, pour donner le change à leurs troupes se retireront bien avec quelques tirs de mousqueterie. C'est classique ».

Aujourd'hui, dans l'**Ordre**, il affirme :

Ainsi, le pays tend vers une unanimité sur les choses essentielles, qu'à défaut du raisonnement, l'instinct de la conservation lui imposerait. Il y a quelque chose d'émouvant à voir le péril commun faire se rapprocher des mains qui ne savaient même pas, au départ, qu'elles allaient les unes vers les autres.

Voilà donc le gouvernement définitivement débarrassr de la menace que faisaient peser sur lui les élections cantonales.

Maintenant, il faut agir.

Agir davantage contre les classes exploitées. Le P. C., s'il a satisfaction sur la question russe fera semblant de défendre « le peuple de France ». Les S.F.I.O. seront heureux de conserver les maroquins.

Mais Bailby annonce :

La France est en train de se reprendre. Il faut en féliciter tous ceux qui, Nationaux ou revenants des partis extrêmes, ont refusé de mettre à l'encan le prestige et le fonds de la terre française.

Berl dans l'**Homme Libre** pense de même :

Dans la conjoncture financière, économique et diplomatique, où nous sommes, aucun parti, aucun groupe de Français n'avait intérêt à voir amplifier les oscillations du pendule politique.

Et il paraît incontestable que, du scrutin de dimanche, la France se soit grandie à l'extérieur.

D'ailleurs, le franc remonte. L'office de stabilisation est obligé de vendre du franc. Le capitalisme reprend confiance. Jusqu'à dimanche on se battra, mais au fond « vainqueurs » et « vaincus » continueront la même politique. Les vrais vaincus seront les ouvriers et les paysans qui votèrent Front populaire.

Quand ils auront compris, où iront-ils ? Malgré ses rodomontades, Doriot ne perce pas. Les trusts n'ont pas besoin de dictateur, tout au mois pour l'instant.

L'union sacré de Thorez à Reynaud leur suffit. Contre cette union, les jeunes promis à la sanglante tuerie veulent vivre ; ils forgeront le parti révolutionnaire.

LES JEUNES PARIENT...

Tribune Syndicale

Offensive

Le bilan de ces jours de rentrée n'est pas brillant. La livre est à 150. Le patronat a profité avec usure de la période des congés payés pour multiplier les licenciements de délégués d'ateliers et de militants actifs, les infractions aux quarante heures, voire les diminutions de salaires. Il faut bien rentrer dans ses fonds comme on peut!

Le gouvernement, à son tour, entame une offensive générale qui a nom : aménagement des 40 heures et Charte du Travail. Outre le caractère extrêmement sournoi des mesures proposées (ce deviendrait un jeu pour les employeurs de piétiner les 40 heures et de tourner les règlements d'embauchage), de telles mesures, si elles étaient appliquées, présenteraient l'énorme danger des **sanctions légales** pour ceux qui ne respecteraient pas ladite charte.

Le premier gouvernement de Front populaire, a brisé en fait l'élan revendicatif des ouvriers, d'abord en légiférant trop hâtivement pour obtenir à tout prix la cessation des grèves, plus tard en instituant l'arbitrage obligatoire. Il n'a tout de même pas osé — il ne pouvait pas — prévoir des sanctions contre les ouvriers qui arriveraient malgré tout à s'évader des sentiers de la procédure où on les poussait. Mais le deuxième gouvernement de re-Front Populaire est là pour ça. Si on le laisse faire. Que décidera la C. G. T. ?

A la veille du renouvellement des conventions collectives, et devant ces attaques conjuguées, une extraordinaire effervescence règne dans les usines. Les bureaucrates syndicaux se sentent mal à l'aise et n'osent pas trop se montrer. Les ouvriers craignent de se voir trahis et ne savent trop vers qui se tourner.

Seuls les fonctionnaires ont entrepris une action cohérente. Il faut avouer qu'il était temps. La situation des catégories de base devant la montée du coût de la vie, devient effroyable. Aussi les meetings de la semaine dernière ont-ils réussi au-delà de toute espérance. On prévoit de nouvelles manifestations pour le 24 octobre.

La position des fonctionnaires est moralement très forte. Et politiquement, ils devraient avoir derrière eux toutes les fédérations ouvrières puisque leur action peut gêner **directement** ce même gouvernement qui prépare l'anéantissement des conquêtes ouvrières de juin. Mais justement, les fédérations ouvrières ne font guère parler d'elles : sans doute leurs dirigeants noyauteurs ont-ils trop à faire à préparer l'union de la nation et à rendre la France aux Français ?

De grandes manifestations groupant **toutes les catégories de travailleurs** et présentant, en plein acord, leurs revendications essentielles auraient à l'heure actuelle un immense succès et prendraient un sens redoutable pour tous les profiteurs et leurs alliés gouvernementaux. Jamais, par ailleurs ne s'est plus fait sentir le besoin d'un journal syndical alerte, combatif, impitoyable. Mais surtout, jamais n'a été plus vraie, devant l'offensive patronale dans les usines et les ministères, devant le reniement de toutes les promesses de 36 par le gouvernement Chautemps, devant l'atonie et les louvoiements des responsables syndicaux, la célèbre phrase, toujours répétée, toujours oubliée :

Travailleurs, sauvons-nous nous-mêmes.

C. A.

Alerte !

Il faut défendre les 40 heures

Le Conflit de la Simca

L'arbitrage de la SIMCA vient d'être rendu. Tous les quarante-neuf camarades dont le cas était soumis à cette jurisprudence ont été sanctionnés et parmi eux, vingt-neuf copains ont été mis à la porte. Voilà un bel arbitrage !

Rappelons rapidement les faits. Les ouvriers de l'usine de Nanterre se mettent en grève pour empêcher le renvoi d'un certain nombre de leurs camarades. La lutte se poursuit, les travailleurs occupent; la police les chasse. Puis subitement la direction syndicale fait reprendre le travail aux conditions patronales :

« Il y a quarante-neuf renvoyés! A l'arbitrage ! ».

Le secrétaire de la sous-section est lui aussi renvoyé. Un syndicat qui a entraîné des prolos dans un combat, arrête cette lutte, accepte tout, accepte par avance les décisions arbitrales.

L'arbitrage confirme la défaite ouvrière. « Travailleurs, sauvons-nous nous-mêmes » est-il rappelé dans cette même page. Cette phrase est plus vraie que jamais pour le conflit de la SIMCA. Les travailleurs de la boîte ne sortiront pas affaiblis après la décision prise. Ils se regrouperont pour mener le combat contre l'arbitrage obligatoire, pour reprendre la saine tradition du syndicalisme, lutte de classes.

SOLDAT !

n'oublie pas la lutte de classe

Tribune du Soldat

"Il faut appliquer partout la circulaire Daladier"

C'est ce qu'affirmait le *Conscrit* (sept.-oct. 1937). C'est vrai il existe une circulaire Daladier, et depuis le 19 juin 1936, date de sa parution, les jeunes communistes s'efforcent de la faire connaître au grand public. Puis-je avouer que malgré tous ces efforts, je ne la connaissais pas encore bien?

Ce n'est pas que le style en soit mauvais; phrases bien concises, même à tendances poétiques; évocations historiques. Enfin, comme disent nos maîtres d'école : « à encourager ». Pourtant je pense que Maurice Thorez ou Raymond Guyot auraient mieux fait. Quelques expressions plus concrètes « la France aux Français » ou bien « l'honneur et la joie d'être soldats » auraient été plus à leur place qu'une quelconque citation de Tacite, qui incontestablement n'est pas qualifié pour appuyer de ses conseils la politique du Front Populaire.

Mais, voyons de plus près. Il y a là d'excellentes recommandations : hygiène, nourriture, diversité d'exercices, camaraderie, allégresse, musiques ...et encore ? « L'armée française... est l'école où se crée le mieux la fraternité spontanée de la jeunesse ». *Il faut appliquer la...* Car, en effet, le voilà le moyen pratique de réaliser ce mot d'ordre claironné partout : « L'union de la jeune génération française ». Le clairon du quartier devient ainsi le meilleur auxiliaire de la propagande communiste.

Poursuivons : « Le soldat français ne s'accommode jamais du dédain de son supérieur, pas plus qu'il ne se laisse prendre à un « paternalisme » vulgaire. Ah ! quelle dignité il a, ce soldat français. « Seuls, des esprits chagrins peuvent se plaindre de la servitude, sans mesurer la grandeur d'un état où la pauvreté est la dignité, où le silence est la règle, où les consciences sont respectées, où la sûreté se trouve dans le haut devoir de l'obéissance pour le service exclusif de la loi et de la Nation ». Est-ce M. le Ministre républicain de la guerre, Daladier, qui a plagié un des discours de Hitler (qui n'est pas républicain) ou inversement ?

J'interromps mes citations. Une simple question. Qu'en pensent nos camarades soldats ? Ces soldats qui ont « l'esprit assez chagrin » pour continuer à réclamer l'abrogation de la loi de deux ans. Ces soldats qui ont appris que pour un homme il n'existe pas de dignité, s'il y a servitude. Ces soldats qui ne connaissent qu'un honneur et qu'une joie : ceux de rester des « prolos » qui n'abandonnent pas le camp de la révolution pour celui de l'impérialisme de la bourgeoisie française.

Pierre HOUEL.

Un camarade soldat de Strasbourg s'adresse à ses copains...

Chers camarades,

Il peut vous sembler surprenant que depuis plus d'un mois que je suis loin de vous et que je ne milite plus dans le civil, je me permette de vous donner mon avis et surtout de vous demander de faire preuve encore d'un peu plus de militantisme. Nos moyens d'information sont bien faibles ici. Je ne peux lire que le « Petit Parisien », que je reçois, puisqu'aucun journal ne pénètre à la caserne.

Je vois que les événements vont vite :

— Décisions gouvernementales de refoulement des Espagnols, même du côté nationaliste, ce qui équivaut à mon sens à une attaque armée contre le prolétariat espagnol.

— Interdiction d'occupation d'usine, seul moyen pour la classe ouvrière de faire respecter ses droits.

— Refus absolu des radicaux du contrôle des changes.

— Capitulation totale du Parti Socialiste, devant ces décisions.

— Manifeste radical (paragraphe consacré à la jeunesse), etc...

. . . . . .

Pensez aux camarades qui comme nous, sont contraints de servir le capitalisme que le Front Populaire défend.

Je crois fermement qu'il y a encore dans le P. S., comme dans le P. C. des éléments sains qui ont encore des éclats révolutionnaires et qui restent attachés à leur parti, soit par des liens sentimentaux, soit par crainte de se couper de la masse et que pour cela, ils se résigneront très difficilement à les quitter.

Notre rôle ne doit pas être de dénoncer systématiquement, toutes les actions (souvent antirévolutionnaires) de ces deux partis, mais d'affirmer avec impartialité et avec force nos positions sur tous les problèmes de l'heure.

. . . . . .

Encore une fois, camarades, ne restez surtout pas inactifs, je vous en conjure, pensez à ceux qui sont loin de vous et qui attendent, avec impatience des nouvelles par lesquelles nous apprendrons que l'organisation « marche ». Je le sais, la lutte est dure, mais croyez-vous que pour nous, militaires, ce soit facile ? Croyez-vous que nous fassions un travail sans danger ? Du courage, qu'il ne soit pas dit que nous aurons gâché le meilleur de notre jeunesse inutilement.

Avec confiance, je vous adresse mon salut révolutionnaire.

Signé : M...

Tribune du Paysan

LES OUVRIERS AGRICOLES

De grands politiques affirment journellement que le Front Populaire garde encore dans les milieux paysans la force et l'enthousiasme de ses débuts, et que s'il doit être sauvé, ce ne pourra être que par là.

Il faudrait tout d'abord savoir ce qu'ils entendent par milieu paysan. Est-ce celui des hobereaux puissants, financiers du fascisme agricole à la Dorgères ? Est-ce même celui de la petite paysannerie, disparaissant à mesure que la production agricole se capitalise et dont les sentiments à l'égard du Front Populaire sont partagés entre la reconnaissance et la haine ancestrale pour tout ce qui est socialiste? Ou bien alors, est-ce celui des salariés agricoles exploités au même titre que leurs frères de l'usine.

Ici nous sommes à même d'affirmer que le Front populaire a depuis longtemps perdu la confiance des travailleurs de la terre. Ces temps derniers, dans le Nord et l'Ile-de-France, des milliers d'entre eux se sont mis en grève, malgré la pause. Partout se tarit le courant d'adhésion aux syndicats cégétistes. Mais partout aussi, les syndicats chrétiens et les syndicats patronaux sortent de terre et prennent peu à peu leur place dans les masses.

⁂

Le gouvernement de F. P. avait pourtant voté des lois en leur faveur. Aux quarante heures près, elles étaient les mêmes que pour les ouvriers de la ville, c'est-à-dire les conventions collectives, les congés payés, les allocations familiales. Ces lois ont été respectées dans la mesure où le gros patronat pouvait le faire sans trop s'engager et également dans la mesure où les travailleurs des champs, organisés dans leurs syndicats et leurs partis en exigèrent l'application. Nous verrons tout à l'heure si cette condition fut ou ne fut pas réalisée.

Voyons tout d'abord ce que fit le gros patronat.

La parité de condition et d'intérêts du prolétariat des champs et de celui des villes est, du point de vue social, une chose évidente. Seule, pouvait les séparer jusqu'ici la différence de nature de travail entre celui qui fait marcher le tour et celui qui tient la charrue. Il y a de plus en plus inter-pénétration des deux états. De plus en plus les campagnes perdent leur caractère rural et revêtent un caractère semi-rural, semi-urbain.

A côté de la grosse ferme, sur les ruines des anciennes fermes des paysans d'autrefois, s'élèvent des usines modernes. Hobereaux et petits capitalistes vivent très bien de cette promiscuité qui leur permet d'accroitre profits et force. L'ouvrier lui, ne dit rien. Chassé d'une exploitation, il peut ainsi se réfugier dans l'autre.

C'est ce qui explique la facilité avec laquelle le gros patronat put briser l'offensive ouvrière et paysanne de juin 1936 et de se moquer ensuite des soi-disant avantages obtenus.

Sous le prétexte fallacieux de la crise économique, les patrons d'usine, une fois promulguée la loi de quarante heures, firent travailler leurs ouvriers 18, 24 et 32 heures par semaine. Le coût de la vie s'élevant, les salaires n'atteignant plus même les taux d'avant les grèves, quoi de plus naturel pour des pères de famille de 6 ou 7 enfants, que de chercher un supplément de ressources dans un travail extra-professionnel.

Ce travail, ils le trouvent dans la ferme. On conçoit très bien que les hobereaux préfèrent ces hommes, avachis par la détresse, à des jeunes dont la conscience de classe est plus affermie, ou à des vieux devenus inutiles et encombrants pour le travail mécanisé. On comprend également très bien le double but poursuivi par les patronats agricole et industriel coalisés :

D'une part, saper à la base toute agitation syndicale dans les usines. D'autre part, remplacer dans les entreprises agricoles les agitateurs et la main-d'œuvre usée par une main-d'œuvre occasionnelle, suffisamment malléable pour constituer en surplus, un terrain facile de recrutement pour les bandes fascistes.

Mais tout ceci était la manœuvre patronale. Les travailleurs de l'usine et de la ferme, pareillement coalisés, eussent dû et eussent pu la déjouer. Pour cela, il ne fallait malheureusement pas accorder sa confiance à un gouvernement de la bourgeoisie, s'intitulât-il de Front populaire.

Ce n'était pas la C.G.T. ni le Parti communiste confondus d'ailleurs (le responsable du Syndicat étant le plus souvent Secrétaire de cellule) qui pouvaient aider les travailleurs à se forger les armes nécessaires pour l'établissement d'un contrôle ouvrier sérieux et efficace.

Aux travailleurs de l'usine, ce Parti disait : « Le commerce renaît. Il y a des commandes que vos patrons seront bien obligés de satisfaire un jour. Ne rendez surtout pas plus difficile qu'elle ne l'est la tâche du gouvernement de F.P. ».

Et aux travailleurs des champs, il conseillait de réprimer sévèrement les dérogations aux lois sociales.

Ainsi, au nom de l'unité dans le Front populaire, on dressait une partie de la classe ouvrière contre l'autre. En même temps que l'on fermait volontairement les yeux sur la contre-offensive capitaliste dont les signes s'annonçaient déjà.

Un parti réellement révolutionnaire aurait, lui, donné comme mot d'ordre aux éléments les plus conscients des travailleurs agricoles d'entraîner les autres dans la lutte au lieu de les brimer.

Il aurait préconisé l'unité d'action des travailleurs des villes et des champs et de la fraction la plus évoluée de la petite paysannerie, dans le combat pour l'établissement des conseils communaux d'ouvriers et de paysans, et ouvert ainsi la voie de la Révolution.

Fernand LEGER.

Tribune libre du Militant

Le Stalinisme est-il une nécessité historique ?

« La fin du capitalisme peut plus facilement donner naissance à une économie dirigée par une nouvelle classe profiteuse qu'à la libre association des travailleurs ».

(M. YVON — Ce qu'est devenue la Révolution Russe.)

Cette phrase traduit parfaitement l'inquiétude des militants révolutionnaire devant le caractère tragique que prend la faillite de la Révolution en U.R.S.S. La même inquiétude perce dans les multiples conversations que nous pouvons tenir avec des camarades au sujet du stalinisme. Elle s'est manifestée lorsqu'à nos conférences d'information, ont été mises à l'étude les bases théoriques que notre organisation, devrait adopter après avoir tiré les leçons des expériences réformistes des données théoriques léguées par Rosa Lnxembourg et de la Révolution Russe.

La Révolution Russe est la seule, dans le monde, qui ait réussi. Il était normal qu'étudiant les meilleures méthodes pour atteindre le but immédiat que nous vivons — c'est la Révolution — nous soyons amenés à nous pencher plus particulièrement sur le résultat obtenu après vingt années d'expérimentation dites socialistes, sur un état à l'origine capitaliste comme l'était la Russie Tsariste.

Cet état — inutile de tergiverser, tous les militants clairvoyants et sincères sont d'accord là-dessus — n'est certainement pas devenu un état socialiste. Pas même en marche vers le socialisme. Il est devenu, selon l'expression employée par C. Naville, dans un de ses livres, « un état bureaucratique à survivances prolétariennes», ces survivances tendant à l'époque où cette phrase fut écrite, à disparaître graduellement pour ne plus exister aujourd'hui.

Ainsi se trouvent réalisées ou presque, les prévisions de Rosa Luxembourg sur l'avenir de la Révolution Russe. Dans la lutte doctrinale qui devait opposer Lénine à Rosa Luxembourg sur les problèmes liés de la structure du Parti et de la dictature du prolétariat — pour ne citer que ceux-là — il s'avère indéniable que c'est cette dernière qui avait raison.

Toutefois, une constatation est à faire avant d'abonder dans son sens.

Rosa n'a jamais eu l'occasion d'appliquer ses théories dans une société résultant de la Révolution.

Il y a si loin de la théorie à la pratique qu'en 1918-1919 par exemple, elle fut incapable, elle et le groupe Spartakus de mener, malgré sa fameuse conception de la spontanéité des masses, le prolétariat allemand à la victoire sur son impérialisme d'abord, sur les sociaux-démocrates ensuite. Comme en furent par la suite incapables, dans les autres pays du monde, les divers autres partis révolutionnaires.

Joaquim Maurin dit très justement dans son dernier livre « Révolution et Contre-Révolution en Espagne » : « Il y a dans les processus révolutionnaires une heure unique qu'on ne peut laisser passer sans compromettre l'avenir »

Les bolchevicks ne l'ont pas laissé passer cette heure. C'est en quoi leur œuvre doit survivre. C'est pourquoi nous devons y puiser les enseignements les plus profitables pour la préparation matérielle de la Révolution.

Mais ceci ne doit pas nous empêcher de rechercher quelles conceptions particulières au léninisme sont responsables de la situation actuelle de l'U.R.S.S. Nul ne peut contester que le «centralisme» et la « discipline de fer » imposés par Lénine à son parti, aient eu pour conséquence d'étouffer toute vie démocratique dans ce Parti, ni que l'établissement à l'intérieur de la dictature du prolétariat, d'une dictature de Parti, ait en fait dépossédé le Soviet du pouvoir réel sinon officiel au profit d'une caste de dirigeants et de bureaucrates.

Nous connaissons à ce sujet l'argument classique des bolchevistes orthodoxes : « En période révolutionnaire, il ne peut exister qu'une doctrine révolutionnaire à laquelle tous les ouvriers conscients se rallient», la dictature prolétarienne étant exercée par ces éléments conscients, groupés dans le Parti défenseur de cette doctrine, dictature du prolétariat et dictature du Parti en arrivent à se confondre.

Ils sont 2 mots pour désigner une même chose. Très bien ! Mais la question posée reste la même. Qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre dictature, la condition pour que la Révolution soit viable et oriente le pays vers le socialisme : c'est la démocratie prolétarienne.

S'il faut en croire Rosa Luxembourg et juger d'après les comptes rendus des quatre premiers congrès de l'I. C. cette démocratie n'a jamais existé dans le Parti Communiste.

Le pouvait-elle? C'est encore à Rosa Luxembourg, qui a étudié le plus profondément et le plus objectivement la Révolution Russe, que nous nous en référerons :

« Ce serait exiger de Lénine et de ses amis, écrit-elle, une tâche surhumaine, que de leur demander encore, dans des conditions aussi pénibles, de créer, par une sorte de magie, la plus belle des démocraties, la dictature du prolétariat la plus exemplaire et une économie socialiste florissante. »

En période calme, la démocratie à l'intérieur des Partis est déjà bien difficile à réaliser. Ou alors, c'est une parodie de démocratie, comme dans le P. S.

Les mêmes difficultés, aggravées de difficultés d'un autre ordre, doivent entraver, dans la période de renversement brutal de l'ancienne société, l'établissement de toute démocratie. De même lorsque la Révolution est achevée et que se pose pour l'ensemble de la classe ouvrière, le problème de la construction d'une nouvelle forme d'état.

Car la Révolution faite le plus souvent et en tout cas préparée par une élite nécessite pour sa réalisation le sacrifice de cette même élite.

Pénétrée plus profondément du bien-fondé de sa doctrine, animée d'un idéal plus vibrant que le reste de la classe ouvrière dont la tendance naturelle est le survisme envers l'idéologie bourgeoise, cette élite se place à l'avant-garde du prolétariat en lutte. Les coups de l'adversaire font des coupes farouches dans ses rangs. Rapidement elle est dominée. Tandis qu'apparaissent ceux qui sont restés dans les coulisses pendant que le drame se jouait et qui s'installent aux postes de commandes. Rien ne peut s'opposer alors à l'accaparement de la Révolution par des arrivistes à la Staline et à la Vorochilov. Rien ne peut éviter la dégénérescence du Parti et par voie de conséquences, la transformation de l'état prolétarien en un état bureaucratique, dirigé par une caste au profit de cette même caste.

Spécialistes, bureaucrates, tout luisants d'un verni d'éducation bourgeoise, gens de peu mais dont on a besoin pour faire fonctionner les usines, pour transmettre les directives, pour écrire l'histoire ou les histoires, s'imposent à la société naissante.

Pour obtenir leur collaboration, indispensable puisque la masse est inculte et qu'on ne l'éduque pas en un jour, sous l'effet de la magie, il faut leur donner des avantages, qui sont les premices de privilèges futurs.

Et c'est ainsi que se reconstituent les classes. Tout cela a d'ailleurs été démontré par Yvon mieux que par moi. C'est le processus même de la contre-révolution russe.

⁂

Tout ce qui précède nous amène à faire les deux constations suivantes, qui seront en même temps deux conclusions :

1° Sans un parti composé de révolutionnaires professionnels, jouissant d'une certaine influence parmi les masses, sans préparation méthodique de la Révolution, celle-ci est irréalisable ;

2° Le centralisme et la discipline de fer dans un Parti n'amènent pas le socialisme. Elles le renvoient aux calendes grecques.

Inconsistance du Luxembourgisme.

Imperfection, ou plutôt auto-destruction des théories de Lénine et de Trotsky.

Comment sortir de ce cercle ?

Faudrait-il penser, allant plus loin dans le sens de M. Yvon, que Marx se trompait lorsqu'il présentait la société capitaliste comme la dernière société sans classe avant le socialisme ?

Faudrait-il penser que le stalinisme actuel soit un stade par lequel nous devrons tous inéluctablement passer ?

Le stalinisme, nécessité historique ?

Voici posées les données d'un problème dont l'étude est d'un immense intérêt pour le mouvement ouvrier actuel.

Aux camarades d'y répondre, par la voie de cette même tribune.

F. LEGER.

L'ouvrier des champs EST LE FRÈRE de l'ouvrier des villes

LES JEUNES VEULENT VIVRE

VIVRE

LES JEUNES VEULENT VIVRE

A propos de l'exposition VAN GOGH

Je suis riche parce que j'ai trouvé mon travail, parce que j'ai trouvé quelque chose pour lequel je vis et qui donne à mon existence de l'enthousiasme et de l'importance.

(Lettre à son père Théo)

Jusqu'ici les expositions d'art n'étaient généralement accessibles qu'à des initiés, chargés de tout un bagage de connaissances de l'histoire de l'art, pour pouvoir situer dans le temps et dans sa propre vie les œuvres d'un artiste, exposées sans aucune indication quelconque. Ici enfin, cette tradition est rompue. On a inauguré un nouveau genre d'exposition essentiellement populaire. Devant nos yeux est exposée toute une vie humaine, avec ses peines, son espoir, son travail, son découragement. Et toutes ces œuvres, choisies parmi tant d'autres, groupées sous plusieurs points de vue et accompagnées par une multitude de documents vivants et intéressants, ne peuvent que faciliter la compréhension de l'art à tous ceux, désireux de le comprendre.

En effet, on ne pouvait pas choisir mieux pour faire une exposition populaire de grand intérêt. Vincent Von Gogh, peut-être plus que tant d'autres, a bien des choses à dire au peuple, aux humbles. Celui, qui de toute sa personnalité ardente s'est penché sur la misère des mineurs, des paysans, des prostituées, qui a préféré une vie pitoyable auprès d'eux, à celle d'un employé d'une maison d'art — celui qui crevait de faim pour secourir les misérables — il a su lui-même travailler comme rarement d'autres. A 27 ans, il se décide à se vouer entièrement à la peinture, qui pour lui est un mode de « s'exprimer fortement » et non pas de copier la nature. Il doit rattraper le temps perdu et voilà qu'il s'acharne à apprendre son métier, à dessiner, à copier, à suivre les conseils de ses maîtres pour pouvoir enfin se libérer de tout ceci. Sachant dessiner et copier, il peut oser interpréter la nature « exagérer l'essentiel, laisser dans le vague exprès le banal » (Lettre à Théo) (1).

Nous le voyons abandonner les couleurs ternes des débuts pour toute une gamme de jaune éclatant de rouge. Mais voilà que la folie, perssentie de longue date, éclate violemment. Les crises se suivent à un rythme accéléré, les tentatives de suivide les accompagnent, mais Van Gogh ne cesse jamais de travailler (d'ailleurs d'une façon trop intense pour sa pauvre tête bouleversée). Les œuvres qui suivent « l'homme à l'oreille coupé » (Van Gogh devenu fou) témoignent de son état d'esprit et par les verts et bleus étranges et par le tourbillon des formes. Encore à Auvers-sur-Oise, où il mettait fin à ses jours de crainte d'une nouvelle crise, il fixe ce qu'il voit des hommes et du paysage sur de nombreuses toiles. Allez à Auvers, où se trouvent les tombes abandonnées des frères, et revenez à l'exposition pour comprendre, combien « ce fou » a su exprimer, ce que vous sentiez plus ou moins vaguement. (Champs de blé sous un ciel d'orage, etc.).

Vincent est mort à l'âge de 37 ans. Ses dernières paroles furent « la misère ne finira jamais ».

Nous, révoltés comme lui, à la recherche d'une vie laborieuse, intense, sans compromis, nous voyons un autre remède à la misère que celui que Vincent croyait avoir trouvé et qui l'a conduit vers le découragement et la folie. A la place de l'effort surhumain et désespéré d'un être isolé, nous voulons mettre l'effort collectif vers la révolution socialiste. Non : « La misère finira, lorsque nous tous unis dans un commun effort, nous le voudrons. »

ANER.

(1) Il part pour le midi, et cette nature riche, coloriée provoque chez lui une nouvelle ardeur de travail. Malgré le mistral et le soleil écrasant, lui qui se sent maître de son pinceau travaille passionnément à trouver le mode d'expression propre à son génie.

DANS LES AUBERGES DE LA JEUNESSE

Voilà pour les A. J. une année terminée. Les vacances sont passées. Les étudiants, les jeunes prolos dont c'étaient pour beaucoup, les premiers congés payés, sont revenus des auberges lointaines.

Les stoppeurs, comme les cyclos ou tout simplement les usagers des chemins de fer ont pu profiter pour un prix tout à fait réduit de l'hospitalité ajiste.

Cependant les auberges ne seront pas abandonnées parce que nous entrons dans la mauvaise saison. Durant les week-end, les jeunes fréquenteront les auberges sises à proximité de leur domicile ; les étudiants pourront, à l'occasion des prochaines fêtes, faire des sports d'hiver en montagne.

En un an, le mouvement s'est développé d'une façon formidable surtout dans la région parisienne. Il existe toujours deux organisations, l'une, la Ligue française, fondée par Marc Saugnier, l'autre, le Centre Laïque. Nous allons vraisemblablement à l'unité. Le C.L.A. J. vient, en effet d'entrer à l'Union Internationale où siégeait depuis toujours la Ligue. Le bulletin du centre qui jusqu'ici ignorait la Ligue publie dans son numéro d'octobre de larges extraits de L'Eveil des Peuples *de Sangnier.*

Nous avons un rôle extrêmement important à jouer dans les A. J. La politique y est, bien entendu, interdite. Faisons toutefois attention à ce que nous pourrions appeler « l'apolitisation » des usagers. Beaucoup de militants — des J. S. ou des J. C. — délaissent leurs organisations — cela se comprend — pour ne songer qu'à la sortie du samedi-dimanche. Et dans les A. J., on vise à l'union de la jeunesse française — Léo Lagrange dixit — Par l'auberge, on a fabriqué du loisir à très bon marché. Cela est très bien, mais les jeunes prolos ne doivent pas laisser sommeiller la lutte des classes. Les J. S. A., sans transgresser les statuts, doivent guider et conseiller leurs camarades ajistes.

La leçon allemande doit nous servir.

Le mouvement allemand n'a pas fait d'opposition à Hitler; à part quelques exceptions, il s'est accommodé du nouveau régime.

CAMPING

Réponse tardive à Monsieur SNOB

Il y a plusieurs sortes de mauvais journalistes ou de bons comme on voudra.

Une des plus exécrables est celle des écrivains-nés qui enrobent de leur talent des idées fausses ou plates, ou préconçues et le plus souvent imposées.

M. Snob. est de ceux-là !

M. Snob ! C'est ce journaliste qui, voici quelques semaines, éprouvait ce besoin de publier dans « Vendémiaire» ses impressions et réflexions sur le camping. Inutile de dire que M. Snob ne partage pas l'engouement de ses contemporains pour cette nouvelle mode, qu'il essaye vainement de ridiculiser.

Il a vu des campeurs en nombre astronomique, dit-il, sur les plages de la Méditerrannée et un peu partout ailleurs.

Etudiants d'origine slave ou teutonique, et unisexuels ; jeunes poètes admirateurs de la nature en même temps que d'Artur Rimbaud, tchécoslovaques, Suédois, Ecossais, tous lui sont apparus sales et déguenillés, l'air de romanichels ou de nouveaux Robinson Crusoë, et s'adonnant au nudisme et au végétarisme le plus intégral.

Certes, ils paraissaient couler des jours parfaitement heureux et déborder d'une vitalité insolente. Cela, M. Snob ne peut le nier. Mais il a dû passer à côté de cette joie sans la ressentir ni la comprendre.

Qu'importe en effet l'inconfort — d'ailleurs discutable — de la nuit des camps et des conserves réchauffées sur une lampe à alcool, lorsque dans les chants collectifs lancés autour d'un feu, se cimente une amitié, naît une solidarité puissante entre jeunes marqués du même sceau : celui du malheur traversé et des inquiétudes pour l'avenir.

Les jeunes ne s'échappent pas de l'atelier, du bureau et de l'usine par simple désir d'évasion ou pour rompre avec le confort moderne de leurs appartements familiaux.

Mais parce qu'ils recherchent les liens solides et vitaux qui les uniront aux autres jeunes.

Ces liens, ils les ont trouvé dans la vie collective et dans une philosophie de la nature et de l'action qui plait à leur enthousiasme juvénil.

Voilà ce qui inquiète le plus M. Snob !

Nous nous souvenons d'un temps où dans certaine colonne de **Vendémiaire** intitulée « Place aux Jeunes » on en appelait aussi à la solidarité et à l'union de la jeunesse française. C'était pour la mettre au service de gens qui l'auraient utilisé pour un renforcement de la domination capitaliste sur la jeunesse, et précipiter les dangers qui la menaçaient.

Il nous suffira également de savoir que dans chaque numéro de ce journal, une page entière est consacrée à la célébration de la grandeur de l'armée française et des vertus de son état-major pour bien saisir le véritable sens des apparentes fantaisies littéraires de M. Snob.

Union de la jeunesse française contre les vieilles générations et pour la défense du régime bourgeois ! Bien! Mais solidarité de classe des jeunes travailleurs pour une prise de conscience de leurs intérêts et du rôle d'avant-garde ouvrière qu'ils auront à jouer dans la Révolution ; solidarité dirigée dans un sens révolutionnaire et constructif ! Voilà qui est dangereux.

Il est dangereux, pour les Bourgeois de voir se gonfler à l'air salin de la mer et résineux des forêts, les muscles et les poitrines des jeunes.

Car ils n'en frapperont que plus fort sur les privilèges dont ce journal, **Vendémiaire**, se nourrit et que M. Snob défend avec sa plume.

Fernand LEGER.

CULTURE ET ÉDUCATION PROLÉTARIENNES

1° - Où en sommes nous ?

Je ne rechercherai pas le nouveau. D'autres hommes qualifiés (1) qui se sont, non seulement penchés sur ce problème, mais qui l'ont vécu, ont exprimé un ensemble d'idées vraies et profondes, auxquelles je ne saurai rien ajouter.

Ce qui pourrait être nouveau, du moins indispensable, c'est de faire connaître à de nombreux jeunes travailleurs l'existence d'un tel problème. Son existence et aussi ses données. Peut-être comprendront-ils qu'il est, parmi ceux dont la solution ne dépend pas DE LA PUISSANCE, DE LA CLAIR-VOYANCE OU DU GENIE d'une aristocratie ouvrière, véritable confrérie de papes infaillibles, mais que dans ce domaine, aussi « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Ce qui me semble important de marquer : ce sont les raisons des difficultés qui ont annihilé bien des efforts et qui risquent de briser aujourd'hui toute tentative nouvelle.

C'est une dégradante habitude que de confondre propagande politique ouvrière avec culture prolétarienne. Culture commandée, dirigée, « dans la ligne », produit de bréviaire ou de catéchisme. Culture au service de laquelle des PLUMITIFS se vendent. Pour eux la culture du prolétariat n'est que l'auxiliaire de nécessités politiques et partisanes d'un moment. Ce sont des marchands de culture, tel M. Aragon (1) Hier, cette culture atteignait les cimes de l'idéal lorsqu'elle proclamait la négation intégrale de tout un passé, lorsqu'elle injuriait grossièrement sans intelligence l'armée française ou bien Shakespeare, Goethe et Ronsard. Aujourd'hui, elle ne peut accomplir sa mission qu'en appelant à son secours sans crainte du grotesque, l'esprit de Jeanne d'Arc, celui de Maurice Chevalier ou des tendres chansons FRANÇAISES.

C'est tellement plus facile. Pourquoi faire germer une force, qui risquerait de tout faucher dans son essor : privilèges, idoles, préjugés ?

Car... la culture prolétarienne s'oppose à tout le régime bourgeois. Elle est la conscience d'une classe qui lutte et qui s'apprête à un avenir meilleur. Elle exprime au plus haut degré les aspirations des travailleurs vers l'humain. Elle ne peut trouver d'expression que dans un élan vers la vérité, la liberté. Elle est contraire à la facilité, à la banalité ,aux faux-sacoir. Elle s'arme de patience, d'honnêteté, de volonté.

Aussi, à ceux qui dans le mouvement ouvrier ont toujours craint la classe ouvrière, à ceux qui ont toujours manqué de confiance en elle, ou maintenant, ne s'intéressent à elle que dans la mesure où elle représente pour eux une masse de manœuvre utile à leurs revirements politiques, cette culture réelle est restée inconnue.

Inconnue ou plutôt considérée comme dangereuse pour leurs desseins personnels.

(à suivre)

L. WEITZ.

(1) Je me contenterai de nommer aujourd'hui deux de ces hommes : Albert Thierry et Marcel Martinet. Le premier, auteur de « Réflexions sur l'éducation », le deuxième auteur de « Culture prolétarienne ». Deux livres qui ne sont pas des nouveautés, mais toujours d'actualité, indispensables dans toutes les bibliothèques ouvrières. (Librairie du Travail.)

(1) Maurice Wullens, dans le N° « Correspondances » des *Humbles* publie de savoureux extraits d'œuvres de ce héraut de la culture prolétarienne qu'est M. Andrieux, dit Aragon. (*Les Humbles*, 229, rue de Tolbiac, Paris (13e).

IL Y A TROIS ANS

La "Commune" asturienne

par Joaquin MAURIN (1)

LISSAGARAY, historien de la Commune qui participa comme simple soldat aux batailles de cette épopée historique dont Lavrov dit que « c'était le premier rayon de l'aube très pâle encore de la république du prolétariat », terminait ainsi son *Histoire de la Commune :*

« Pour disperser les frelons et traverser victorieux les rouges horizons qui se lèvent, que faut-il ? Oser. Comme autrefois, « ce mot renferme toute la politique de cette heure ». Oser et « labourer profond ». L'audace est la splendeur de la foi. C'est pour avoir osé que le peuple de 1789 domine les sommets de l'histoire, c'est pour n'avoir pas tremblé que l'histoire fera sa place à ce peuple qui eut de la foi jusqu'à en mourir. »

Ce dernier paragraphe de l'histoire de l'insurrection parisienne écrite par le communard Lissagaray mérite d'être le premier de l'étude approfondie qu'on pourra faire un jour sur la Commune des Asturies.

Car le mouvement insurrectionnel asturien a été la seconde partie de la Commune de Delescluze, Varlin et Dombrovski. Même origine supérieure de noble protestation, même processus historique, même fin sanglante. La Commune asturienne fut plus brève que celle de Paris, mais elles sont sœurs par l'intensité et la leçon historique qui s'en dégage.

.....

Entre le 18 mars et le 21 mai, entrée des troupes versaillaises dans la ville par la porte de Saint-Cloud, la Commune de Paris eut deux mois de temps pour se préparer à la lutte. La Commune asturienne ne pourra disposer, à cette fin, d'un seul jour, d'une seule minute. Dès l'aube du vendredi 5 (1) jusqu'au vendredi 19, pendant ces deux semaines la lutte est ininterrompue.

Ce sont quinze jours d'énergie extraordinaire, d'héroïsme illimité; deux semaines pendant lesquelles chaque jour, chaque heure, chaque minute ont un caractère décisif.

Les événements se succèdent avec une rapidité vertigineuse, comme un tourbillon, et s'entrecroisent sans qu'on puisse discerner leur commencement ni leur fin.

Les mineurs sont le nerf du mouvement ouvrier asturien. Mieres est le centre de leur organisation.

Mieres devient l'axe du mouvement insurrectionnel. C'est de là qu'émanent les ordres, que jaillissent les initiatives, que part la colonne qui doit s'emparer d'Oviedo.

Au point du jour, le vendredi 5, Mieres est déjà au pouvoir des révolutionnaires. Et l'on pense aussitôt à Oviedo, à la capitale.

L'armée rouge est formée rapidement. On installe le Quartier Général dans la Maison du Peuple. Des groupes de trente révolutionnaires en font partie et doivent obéissance absolue à leurs chefs. Ceux-ci sont responsables devant le Comité Révolutionnaire. Ils doivent faire l'appel en arrivant au front et à la fin du combat. La discipline est sévère. Les armes sont encore peu nombreuses. C'est la dynamite qui joue le principal rôle.

L'organisation de l'armée rouge à peine commencée, les nouvelles recrues de la révolution vont livrer une formidable bataille.

La nouvelle se propage à Mieres que des troupes gouvernementales venant d'Oviedo sont en vue.

Immédiatement, sept groupes de soldats rouges partent en camionnettes pour combattre l'ennemi. La bataille a lieu dans la Manzaneda près d'Olloniego.

Les soldats de la révolution sont quelque deux cents. Les sept chefs de groupes ont un chef supérieur, membre du Comité Révolutionnaire.

Le clairon du régiment rouge entré le premier en action en Espagne donne le signal de l'attaque dans les parages d'un vieux château. Les forces du gouvernement, deux compagnies de gardes d'assaut et une de l'armée, disposent d'un armement moderne et même de mitrailleuses. Les révolutionnaires utilisent principalement le pistolet qui n'est d'aucun effet. Le combat dure plusieurs heures.

Les mineurs insurgés savent que cette bataille est décisive. C'est la première. Si on la perd, le soulèvement sera brisé dès son début. Il faut gagner, coûte que coûte. Et les braves soldats de la révolution triomphent avec leur dynamite. Hourra ! U. H. P. ! (1).

Quand les révolutionnaires rentrent à Mieres, toute la population, ivre d'enthousiasme, vient à leur rencontre pour étreindre les vainqueurs.

Après cette première victoire dont

l'écho résonne aussitôt dans toute la zone minière, les casernes de la garde civile et des gardes d'assaut tombent l'une après l'autre au pouvoir des révolutionnaires, dans certains lieux sans grands efforts, ailleurs comme à Sama après une lutte implacable.

Le nombre des armes augmente, mais celui des soldats rouges dans de plus grandes proportions. On veut des armes. Des troupes de mineurs de la vallée arrivent à Mieres et réclament leur place dans l'armée révolutionnaire.

Il faut maintenant prendre Oviedo.

Pendant la nuit du vendredi, des ordres circulent dans la région pour former la colonne expéditionnaire, la Colonne d'Honneur. Le plan est de prendre position aux alentours d'Oviedo vendredi soir pour tomber sur la ville le samedi 6 à la première heure.

Les endroits stratégiques dont les révolutionnaires considèrent la conquête comme indispensable sont les routes de Sama, Trubia, Mieres.

La bataille pour Oviedo commence vers six heures du matin. Le combat est acharné sur la route de Saint-Lazare. Son intensité dépasse celle de la bataille d'Olloniego le jour précédent. Des ennemis tombent, mais aussi des révolutionnaires. Le feu est ininterrompu.

Au bout de trois heures, la lutte se décide enfin en faveur des insurgés.

Les mineurs entrent dans Oviedo. Le peuple applaudit. Les travailleurs de la ville se joignent au mouvement révolutionnaire. L'Hôtel de Ville est pris; on y installe provisoirement le Comité Révolutionnaire.

Pendant qu'on s'emparait d'Oviedo, on prenait aussi la fabrique de dynamite de Mongaya et la fabrique de canons de Trubia.

Vingt-sept canons et douze mitrailleuses passent aux mains des insurgés. Les canons traînés par des camions sont transportés pendant la nuit du samedi au dimanche de Trubia à Oviedo.

A l'aube du dimanche 7 tonne le canon prolétarien situé au mont Naranco. Les détonations assourdissent la bourgeoisie des Asturies.

.....

Aux Asturies, la république socialiste est en train de naître.

Dix, vingt, cent soldats rouges tombent, les armes à la main. Ils donnent leur vie courageusement pour la révolution. Leur sang assure la victoire. Ce sont les précurseurs, l'avant-garde.

« La perte d'un chef du prolétariat, disait Lénine, la perte de milliers de prolétaires combattant pour une république véritablement démocratique, perte physique, loin d'être un désastre politique est au contraire une grandiose conquête politique du prolétariat, une réalisation de son hégémonie dans la lutte pour la liberté ».

Oui. Le prolétariat asturien conquiert avec ses héros et ses martyrs l'hégémonie dans la lutte pour une véritable liberté, la liberté prolétarienne.

Mais pendant que les travailleurs des Asturies se battent ainsi, pendant qu'ils « se lancent à l'assaut du ciel », que pensent, que font les autres travailleurs espagnols ?

En Catalogne, la capitulation honteuse et suspecte de la Généralité a donné au gouvernement un succès rapide, éclatant, auquel il ne pouvait aucunement s'attendre. A Madrid, il y a grève générale. Des chocs violents se produisent entre les ouvriers et la force armée, mais sans prendre un caractère insurrectionnel. Dans les provinces de Leon et de Palencia, proches des Asturies, ainsi que dans celles de Guipuzcoa et de Biscaye, des étincelles révolutionnaires jaillissent, mais ce sont seulement des étincelles. La grève générale décline déjà. Les anarchistes se flattent, même en utilisant la radio officielle de ne pas avoir participé au mouvement.

La province des Asturies est seule, abandonnée, comme fut seule et abandonnée la Commune de Paris.

(1) Nous rappelons que J. Maurin, initiateur en 1934 des Alliances Ouvrières, leader du P.O.U.M., se trouvait en juillet 1936, en Biscaye, territoire insurgé et que sans nouvelles de lui à partir de fin septembre, sa famille et ses camarades le considéraient comme ayant été fusillé par les fascistes. En fait il avait été emprisonné et avait réussi à cacher son identité pendant un an moins 12 jours. Il est maintenant incarcéré à Saragosse dans l'attente de passer devant le tribunal de guerre du général traître Franco. Gorkin à Valence, Maurin à Saragosse. Le Capitalisme quelle que soit sa couleur, connaît bien ses ennemis irréductibles !

Les quelques passages que nous publions sont extraits du livre de J. Maurin « Révolution et Contre-Révolution en Espagne » (Ch. XIV) qui vient de paraître (Rieder, éd. 15 fr.). Nous tenons à la disposition de nos camarades, à notre local, des exemplaires de cette œuvre remarquable. (Expédition franco, 15 fr. C.C.P. : 2058-60 Weitz.)

(1) Octobre 1934.

(1) Unissez-vous, frères prolétaires!

Le Gérant : LUCIEN WEITZ

Travail exécuté par une équipe d'ouvriers syndiqués

Imp. spéciale de 'La Jeune Garde'
219, Rue St-Denis, PARIS-2e